

CHRONIQUE QUÉBÉCQUOISE.

Que de bals, que de fêtes ! Miséricorde ! Nous sommes épuisés ; nous n'en pouvons plus ; le sommeil, que nous avons un peu négligé pendant ces derniers temps, est, ces jours-ci, complètement exclu du programme. Il se venge en nous attaquant juste au moment où nous voudrions être le plus éveillés.

La nuit, les lumières allument toujours dans les yeux un éclair et la musique provoque naturellement un sourire. Mais, le jour, nous trainons avec nous une somnolence lourde. Nous ne rêvons plus, et cependant nous marchons encore dans des nuages qui ne sont pas le pays de l'idéal, et nous y causons comme dans un songe, en bâillant.

Donc, chers lecteurs, si cette chronique vous est un cauchemar, n'en accusez que le carnaval affolé qui s'est abattu sur notre vieille cité. Pensez un peu quelle révolution chez de paisibles gens, habitués à la vie patriarcale des anciens jours, que cette traînée lumineuse d'enchantements et de fêtes de tous genres.

Nous voulons vous parler aujourd'hui des trois dernières fêtes de la saison.

Les bals se suivent, mais ne se ressemblent pas. Ils peuvent être également beaux, mais chacun a son cachet particulier. Cela n'a jamais été plus évident peut-être que dans ceux qui nous intéressent en ce moment. D'abord, le bal des étudiants, donné au *Florence Hotel*, vendredi, était plutôt un bal de garçons ; plusieurs dames, femmes des professeurs de l'université, avaient bienveillamment consenti à tendre la main à chacun des invités ; mais elles n'étaient pas chez elles, et personne en particulier n'était responsable de cette fête. Aussi, quand elle a été proclamée superbe, chacun a pu prendre comme lui étant due une part du succès. Les étudiants, très galants, disaient : "Mesdames, c'est votre présence ici qui nous vaut des lauriers." — Et les dames, bienveillantes, de sourire et de répondre : "Votre organisation était parfaite et le succès est bien vôtre."

Ce qui est bien sûr, c'est que le coup d'œil était plein d'éclat. Chaque petit cercle a sa reine ; or-toutes ces souveraines réunies formaient un véritable concours de beauté improvisé. Aussi, quel entrain d'amabilités ! Quelle lutte d'élégance ! Quel piquant dans la conversation ! Quelle prodigalité de charmes ! À chaque danse, et dans cinq salons à la fois, nos yeux étaient ravis par les brillantes apparitions qui glissaient devant nous.

Y avait-il des femmes laides à ce bal ? Non, je ne le crois pas. Nous ne dirons pas que chaque tête était un profil de camée ; mais elles étaient si fraîches et si heureuses, ces allègres petites danseuses ! Chaque blanche, blonde ou brune disait si bien combien de temps on avait rêvé à ce bal !

Chez Mme LeBlanc, samedi, nous avons assisté à une fête *grand genre*. Tout le monde ne la peut pas donner, cette fête. Il faut pour cela une position comme celle qu'occupe l'orateur de l'assemblée législative et des salons comme ceux qu'on met à sa disposition les jours de grandes réceptions. Il faut un buffet somptueux, des quantités de gens pour le servir, de la musique choisie, beaucoup d'espace pour circuler, et enfin de bons, grands et confortables fauteuils, comme ceux des députés, pour voir défiler tous les personnages de distinction qui viennent présenter leurs hommages

aux hôtes de la soirée. Ce sont des ministres, des militaires, des consuls des différents pays, des juges des différentes cours, etc., etc.

La réception de samedi soir a été d'un luxe imposant et d'une élégance magistrale. Il n'y a eu qu'une voix pour célébrer le charme personnel de nos hôtes.

Reste le bal costumé de Mme O'dell. Ceci était beaucoup plus intime. La plupart des invités étaient des amis, et chacun y est venu sans affectation, tout simplement, avec bonne grâce et entrain. La maison de Mme O'dell est, du reste, celle d'une femme de goût très sûr : de belles tentures, de vieilles porcelaines, de jolis tableaux, beaucoup de fleurs et un système d'éclairage discret et seyant au possible.

Nous avons dit que c'était un bal costumé ; nous devons ajouter : pour les femmes seulement. Oui, tous ces messieurs, sans aucun ennui ni préoccupation de costume, ont pu venir admirer des *poudrées* comme on n'en voyait guère au siècle de Louis XV, des fleuristes qui faisaient pâlir les fleurs qu'elles offraient, des paysannes à l'air de duchesse, des Grecques classiques, de petits tambours capables de tourner la tête à tout un régiment, etc., etc. Oh ! c'était charmant, et le carême va nous sembler dur le lendemain de si réjouissants moments.

Nous allons oublier de parler d'un bal qui a eu lieu tout au commencement de la semaine chez Mme Frémont, femme charmante qui partage la popularité de son mari, le maire de Québec. C'était un bal d'enfants. Pourquoi les petits ne s'amuseraient-ils pas aussi ? Pourquoi ne les ferait-on pas danser sous les regards ravis de leurs aïeules et de leurs mères ? Personne n'y a vu d'objection, et ils ont eu leur petit tourbillon, plus naïf, plus tapageur, plus franchement amusant que le nôtre. En voyant cette multitude enfantine sauter si vite et rire si bien, les vieux rajéunissent ; et quand même le bal d'enfants n'aurait que l'avantage de faire sourire ceux dont les joies deviennent rares, ne vaudrait-il pas la peine qu'il coûte aux mamans ?

Encore une partie d'*Euchre* donnée, pour les dames seulement, de trois à six heures de l'après-midi, chez une des femmes les plus distinguées de la société québécoise. Décidément, la mode en est adoptée, puisque nous avons rencontré chez Mme Blanchet, jeudi, presque toutes les femmes élégantes de la ville. C'était le moment de produire les jolis chapeaux ; on n'y a pas manqué. Nous y avons vu des merveilles, entre autres un grand chapeau velours rose, recouvert de guipure, bordure zibeline, boutons de roses crânement posés sur le côté ; — une petite capote velours améthyste, froncé dans une tiare de jais très fin, nœud Directoire, avec brides en surah mauve. On ne saurait croire quel charme un joli chapeau peut ajouter à une belle tête. Bien souvent, il change complètement la physionomie d'une figure, éclaire celle qui pâlit et relève celle qui tombe.

L'élégance et le bon goût de cet article de toilette sont donc surtout indispensables aux femmes pour qui le temps est un fleuve qu'elles s'efforcent de remonter en louvoyant !

PAULE.